Les Chansonniers et les Cabarets Artistiques

par Horace Valbel

Marcel Legay

De taille moyenne, d'allure bizarre, la barbe soyeuse, les cheveux longs, flottants au vent, le crâne déjà nu, les yeux abrités par un binocle dont le ruban fait songer au prince de Sagan, l'air d'un barde chevelu, un chapeau à bords plats, légèrement incliné en arrière, une redingote à la Napoléon ou à la Déroulède, des pantalons à la hussarde, tel est Marcel Legay, le chansonnier, le musicien bien connu de tous, à Montmartre, l'auteur de chansons que tous connaissent et fredonnent, mais que nul ne saurait dire comme lui.

Marcel Legay est né le 8 novembre 1851, près le Béthune, et il serait devenu tonnelier, selon la volonté de ses parents, s'il n'était devenu chansonnier. En 1870, alors âgé de dix-neuf ans, Legay s'enrôla au 20e chasseurs à pied et fit courageusement campagne avec Faidherbe ; puis, la guerre finie, il termina son temps au 43e de ligne comme clarinettiste.

Sa dette payée à la patrie, Marcel Legay entra au Conservatoire de Lille, et vint ensuite à Paris tenter fortune.

Un directeur du théâtre du Havre l'engagea pour chanter *La Favorite*. Il se lassa vite du théâtre, sa myopie d'ailleurs lui rendait cette carrière difficile, et il revint à Paris, bien décidé à être chansonnier.

Il fit tout d'abord les paroles des airs qu'il composait et devint très rapidement populaire, grâce à la chanson des rues, et notamment à *l'Heure du Rendez-vous*, que tous ou presque tous nous avons fredonnée.

Puis il obtint un succès prodigieux avec la musique qu'il fit pour une chanson de J.-B. Clément, *Le Semeur*, que personne n'avait voulu mettre en musique avant lui, et qui lui valut la célébrité.

Marcel Legay fut un des fondateurs de l'ancien Chat Noir, celui du boulevard Rochechouart, devenu le Mirliton avec Bruant.

Il publia deux ravissants albums, *les Rondes du Valet de Carreau*, préface de François Coppée, texte de G. Auriol et dessins de Steinlein, que tous ceux qui ont de mignons bébés

roses devraient avoir chez eux pour les charmer et se charmer eux-mêmes à l'audition musicale de ces ravissants petits poèmes, et *Toute la Gamme*.

Legay a groupé dans ce dernier album une quinzaine d'idylles, de romances, de chansonnettes formant un tout charmant et dont la musique exprime de merveilleuse façon la pensée, la rêverie, le sentiment de chaque poète. Le texte est signé Paul Arène, Th. de Banville, Chincholle, J.-B. Clément, Coppée, Alphonse Daudet, Frémine, Emile Goudeau, Paul Marrot, Monselet, René Ponsard, G. Richard, Richepin, Silvestre, Clovis Hugues, etc., et les dessins, Delpy, Heindbrinck , Paul Léonnec , Merwart Quinsac, Henri Somme, Steinlen, Uzès et Willette, le tout complété par un frontispice en taille douce du maître Henri Pille.

Longue est la liste des chansons de Marcel Legay, et il conviendrait de s'arrêter à chacune et de l'analyser, si le cadre de cet ouvrage s'y prêtait. Legay a obtenu la sanction du grand public à l'Eldorado où il triompha après s'être fait applaudir au Chat Noir, au Bon Bock et aux soirées de La Plume, sans compter les fêtes de charité ; car jamais il n'a su refuser son concours à une bonne œuvre.

Marcel Legay, et je me sers, pour le mieux dépeindre, des expressions de mon ami Léon Durocher, est l'un des porte-drapeaux de la chanson, il restera comme une sorte de « Tyrtée montmartrois, un Tyrtée qui aurait ajouté à la lyre d'airain la corde sensible, un Rouget de l'Isle qui aurait épousé Mimi Pinson ».

Legay est un emballé, un vibrant, c'est un convaincu. Il vit ses chansons, il les pleure, les gronde ou les hurle, selon l'impression qu'il éprouve. Il chante avec ses nerfs, avec son cœur. Il se transfigure !

Durocher dit de lui : « Il dispose d'une diction très souple qui se prête aux violents *sursum*, comme au charme voilé des caresses mystiques. Il y a du rêve, de l'au-delà dans sa voix qu'anime une flamme intense, que veloutent des tendresses mystérieuses, qu'étoilent des nostalgies de cieux entrevus. Cette voix, dont une critique malicieuse pourrait souligner les lacunes, le rhéteur Longin l'eût définie en disant : C'est le son d'une belle âme. »

Marcel Legay, je l'ai dit, est un convaincu, il chante pour lui et quand par hasard il s'aperçoit qu'il n'est pas compris, il raille finement, sans froisser personne, et déclare en souriant qu'il va chanter « une Chanson de café-concert ». Il quitte son lorgnon pour chanter, mais il déclare, en le remettant, qu'il lui sert à mieux entendre, à cause le l'intime corrélation qu'il établit entre les oreilles et les yeux.

Tout le monde connaît le costume spécial de Marcel Legay, sa redingote.

Voici l'explication qu'il me donnait de sa façon de se vêtir. Je la résume.

Legay s'habillait comme tout le monde, et portait des pardessus dans les poches desquels il empilait volumes et partitions, traités d'harmonie, compositions, notes, etc., une véritable bibliothèque, tel faisait Colline, de Murger. Or, quand par hasard il descendait de Montmartre, il s'apercevait en remontant qu'il avait, nouveau Joseph, oublié son paletot aux... patères d'un café quelconque, et la paresse aidant, son horreur de quitter Montmartre, il oubliait sa perte, et se dispensait de descendre rechercher son vêtement. Cela lui coûtait cher. Il réfléchit, s'arrêta au vêtement sous lequel tout le monde le connaît aujourd'hui, et qu'il porte même en soirée, ayant l'horreur de l'habit noir, qui fait ressembler, dit-il, les gens à des « pipes culottées ».

De plus, ce costume lui facilite l'ampleur du geste quand il chante, et Legay ne comprend pas que l'on puisse chanter sans gestes. Il en a de magistrals (*sic*), et qui ne l'a vu et entendu ne peut se rendre compte de l'impression très vive qu'il produit.

Et maintenant, j'aborderai un sujet tout différent, que j'ai réservé volontairement, parce qu'il comporte une place à part. J'ai parlé de Marcel Legay, compositeur, chansonnier, admirable interprète de son œuvre ; je vais en parler comme innovateur, comme révolutionnaire, méprisant les sceptiques et les préjugés, dédaignant hautement les sentiers battus et la routine, je vais parler de celui qui n'a pas craint d'affronter la critique en la convoquant à l'audition de *La Prose en Musique*. C'était en 1889. Marcel Legay convoquait les délicats et la grande critique à une audition unique de *La Prose en Musique*. Certes, sans remonter jusqu'à Bach et jusqu'à Haëndel, on pourrait citer la prose du *Georges Dandin* de Molière, mise en musique par Gounod. On pourrait rappeler aussi que le regretté Cœdès chantait au piano des articles de journaux dont il improvisait la musique, qu'Edouard Philippe s'amusait également à mettre en musique de simples faits divers, mais cela ne changerait rien à ce qu'a fait Legay. Il a voulu, en choisissant parmi les contemporains de genre et de talent divers, des pages entières de prose, établir en quelque sorte la genèse du drame lyrique. Il a voulu prouver que le sublime de l'art dramatique est dans le *rendu* des sentiments en même temps que des sensations physiques, et que l'intensité s'atteint par cela même que l'inspiration des compositeurs n'est pas resserrée dans les limites d'une phrase rythmique. Je n'apprécie pas, j'explique. J'ajoute que Marcel Legay a bien choisi ses pages et ses auteurs, qu'il s'est surtout bien inspiré d'une prose sonore, poétique, par elle-même musicale, mais d'une prose. Cette idée, implantée dans son cerveau, il a ainsi

constitué la charpente d'un drame lyrique, bâti de pièces et de morceaux. C'est ainsi que dans *l'Assommoir*, de Zola, se servant de la phrase relative à la mort de Gervaise, il a fait un *arioso* plein de vraie mélancolie. Dans Renan, il s'est servi du passage relatif à la mort de Jésus, et en a tiré un magnifique récitatif, d'une ampleur magistrale, d'une vérité, d'une puissance produisant une impression profonde.

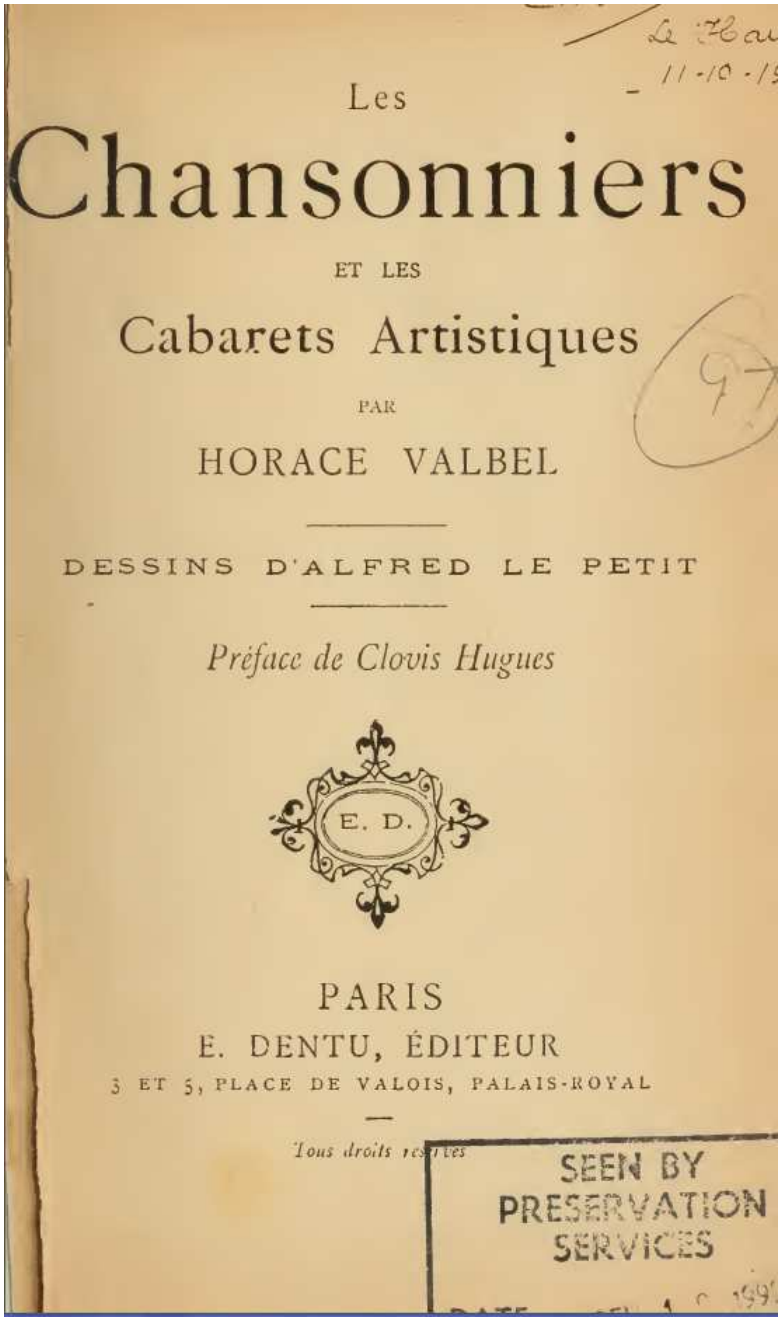
Il choisit ensuite dans *Le Horla*, de Guy de Maupassant, le dialogue du gendarme et du vagabond et en fait un duo irréprochable ; puis, d'une lettre de Victor Hugo invitant Monselet à déjeuner, il tire une mélodie simple, donnant l'impression de la lecture. Il trouve, dans la prose de *Mireille*, de Mistral, les éléments d'un cantique chrétien et d'un *Credo* plein de feu dans *Braves Gens*, de Richepin. Il entonne après un *Magnificat révolutionnaire*, de belle allure, avec la prose de Louise Michel, et fournit un final plein de grandeur avec *Le Bourgeois*, de Coppée, dans *Coucher de Soleil*, qui croit tout naïvement que le Soleil se couche uniquement pour lui.

J'ajouterai que, salle Kriegelstein, où eut lieu cette unique soirée, l'œuvre de Marcel Legay fut interprétée par Mlles Janvier, Baldo ; MM. Melchissédec, Vergnet, Fournets et Perrier, de l'Opéra. Tout naturellement, il y eut levée de boucliers et nombre de compositeurs protestèrent, affirmant que, bien avant Marcel Legay, ils avaient trouvé cette formule nouvelle, d'un art nouveau. Parbleu ! Or, il convient d'insister sur ce point ; c'est que ces compositeurs, pour la plupart, avaient composé leur musique sur de la prose écrite soit par eux, — tel faisait d'ailleurs Wagner, — soit écrite tout spécialement pour être mise en musique. Legay, tout au contraire, on vient de le voir, avait choisi sa prose dans des œuvres et chez des auteurs bien divers. Aussi laissa-t-il dire, s'étonnant seulement que les protestataires aient attendu la production de son œuvre pour parler de la leur. Legay a cru prouver que le grand drame lyrique pouvait se trouver facilement et en entier dans nos prosateurs français. Et il a eu raison, et les artistes sincères, véritables, tout en discutant, en critiquant au besoin, lui sauront gré de cette tentative, hardie peut-être, mais utile à coup sûr, ainsi que l'avenir le prouvera. Ne vaudrait-il pas mieux mettre en musique de bonne prose que de mauvais, très mauvais vers ? Et le compositeur Gustave Charpentier, dont on ne niera ni le talent, ni le succès, ne s'est-il déjà pas chargé de prouver ce que je me permets d'affirmer ici ? Mais que me voici loin du début de cette biographie. Je m'arrête, et comme mon excellent ami Marcel Legay, j'attendrai le résultat, très heureux d'avoir eu la bonne fortune de mêler en cette inoubliable soirée de la salle Kriegelstein, mes bien modestes

applaudissements à ceux d'un public d'élite, uniquement composé, à part le philistin que je suis, de *dilettanti*.

Et, pour terminer, j'annoncerai que Marcel Legay, infatigable, vient de faire paraître un volume : *Chansons douces et Chansons cruelles*, texte d'André Barde, préface de Jean Richepin.

Les Chansonniers et les Cabarets Artistiques
par Horace Valbel, dessins d'Alfred le Petit, préface de Clovis Hugues
E. DENTU, éditeur, 3 et 5, place de Valois, Palais-Royal Paris, 1895



Les
Chansonniers
ET LES
Cabarets Artistiques
PAR
HORACE VALBEL

DESSINS D'ALFRED LE PETIT

Préface de Clovis Hugues

E. D.

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 ET 5, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

Tous droits réservés

SEEN BY PRESERVATION SERVICES